

## Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?

Par Gabrielle, 14 ans, classe de Troisième.

Pendant la Seconde guerre mondiale, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été déportés, pour des raisons ethniques, dans des camps de concentration. Ils avaient conscience d'être des humains en se sentant et s'éprouvant. Pourtant, à l'extérieur, les soldats les considéraient comme des « animaux » inférieurs, des « bêtes ». Eux, se considéraient comme une race supérieure. Les déportés ainsi que les nazis étaient-ils ce qu'ils avaient conscience d'être ?

La conscience, comme on la conçoit aujourd'hui, peut se définir comme la connaissance qu'a l'homme de ses pensées, de ses sentiments et de ses actes. Elle a le pouvoir d'installer dans les conditions de la présence. Quant à « être », c'est un auxiliaire venant du latin « esse » qui désigne l'identité de quelqu'un ou de quelque chose.

Dans un premier temps, nous venons que nous sommes ce que nous avons conscience d'être en tant que notre corps se sent et s'éprouve. Mais certains auteurs, comme Spinoza nous indique que la conscience est le lieu d'une illusion et qu'elle en peut, par conséquent, se connaître. Enfin, comment pouvons-nous penser être une chose si nous n'en avons même pas conscience ?

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, la science moderne apparaît en bouleversant la représentation chrétienne du monde. C'est dans ce contexte que Descartes écrit en 1641 les « Méditations Métaphysiques » dans lequel il soumet tout savoir à l'épreuve du doute. Il en retire une unique certitude qui réside dans le « Cogito ergo sum » : « Je pense, donc je suis ». Je suis certain de mon existence car je pense. Ce dernier est précédé du « Je suis, j'existe ». Le doute même produit cette évidence. Si je doute, c'est que je suis car nous pouvons douter de tout ce qui nous entoure, de l'objet de nos choix et de l'objet de nos actes mais nous ne pouvons pas douter de notre puissance de faire un choix. Ce qui est certain, ce n'est pas l'objet de la sensation mais ce que nous sentons et éprouvons, l'être de la sensation. Cette conscience de soi est donc une connaissance car nous nous sentons et nous éprouvons à chaque instant où nous sommes conscients sans distance ni objet. On ne se connaît pas par nos actes, mais par notre puissance d'agir. Donc si cette conscience est une connaissance de nous-mêmes, nous pouvons dire que nous sommes ce que nous avons conscience d'être. Cette conscience nous fait connaître non seulement que nous existons, mais également qui nous, c'est-à-dire « une chose pensante » ou une « âme » séparée du corps.

Dans la « Phénoménologie de la perception » rédigée en 1945 par Merleau-Ponty, ce dernier affirme que nous existons en tant que conscience, et que nous pouvons connaître le corps humain seulement en existant : « Qu'il s'agisse du corps d'autrui ou de mon propre corps, je n'ai pas d'autre moyen de connaître le corps humain que de le vivre [...] ». Il nous faut expérimenter. La conscience se meut pendant un temps et dans un lieu précis et déterminé par le corps auquel elle est liée. La conscience et le corps en font plus qu'un. Le corps est donc également le lieu de la conscience. Ainsi, nous sommes ce que nous avons conscience d'être car notre conscience se reflète dans notre corps.

C'est en considérant la conscience de soi comme une connaissance dont nous ne devons pas douter, que Hume nous indique dans le « Traité de la Nature humaine », « qu'il n'est rien dont nous puissions être certains si nous supprimons ces dernières pendant un certain temps, que nous ne sentons plus rien, nous pouvons dire que nous sommes sans conscience, et donc inexistants. La conscience a un rôle essentiel dans ce « moi » qu'elle constitue. Nous pouvons donc dire que nous sommes ce que nous avons conscience d'être.

Mais cette conscience, cette part essentielle séparée du corps ne pourrait-elle pas être le lieu d'une illusion ? Spinoza explique qu'il existe un monde auquel la conscience n'a pas accès. Elle recueille les effets d'une rapport dans lequel deux corps se rencontrent, et prend cet effet pour la cause, c'est-à-dire la constitution du corps qui l'a affectée. Lorsque notre corps décompose nos rapports, nous éprouvons de la tristesse. Notre conscience en recueille que ce qui arrive à notre corps. Connaître seulement les effets nous amène à avoir des idées inadéquates. Notre conscience ne peut donc pas connaître notre constitution. Elle joue un rôle qui ne nous permet pas de savoir qui nous sommes.

Nietzsche affirme dans les « Fragments Posthumes » que la conscience est seulement un « moyen de communication » qui a été développé par notre relation avec le besoin de communiquer. Cette conscience fait également parti du « Moi ». Nos actes, nos pensée et nos sentiments sont individuels mais quand ces derniers parviennent à notre conscience, ils ne sont plus personnels. Notre conscience est le résultat « d'une rapport de l'utilité communautaire et grégaire ». Ce que j'ai conscience d'être ne peut donc pas définir ce que je suis.

Dans « l'essai sur les fondements de la psychologie », Maine de Biran constate que lorsque nous dormons d'un sommeil complet, nous ne pensons pas ou nous n'avons pas le sentiment d'exister. Il dit alors que notre « moi » n'est pas fondé qu'avec notre conscience. Ainsi, nous ne pouvons être ce que nous avons conscience d'être car cela n'en est que la plus petite partie : « moi n'est pas une chose pensante dont l'essence soit uniquement et exclusivement la pensée »

Mais comment pouvons-nous avoir conscience d'être quelque chose si nous ne pouvons observer ce que nous avons conscience d'être ? En effet, selon Comte, « l'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes, excepté les siens propres ». La conscience ne peut, en même temps, agir et se regarder agir. Si elle pouvait, c'est qu'elle se serait divisée en deux parties, une qui pense et raisonne et une autre qui l'observe et penser et raisonner. Mais même à ce niveau on trouve une incohérence : comment celle qui regarde l'autre penser pourrait-elle l'observer si elle ne pensait pas à son tour. Ainsi, nous pouvons réfuter l'idée que nous sommes ce que nous avons conscience d'être car cette conscience ne peut pas être plusieurs choses à la fois : « l'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu ? »

Dans son recueil d'essais nommé « Science et Religion », Russel écrit en 1935 que la différence entre une pierre et un homme est que ce dernier a conscience de réactions, tandis que la pierre « ne sait pas qu'elle réagit ». Si dans la rue quelqu'un se met à chanter, d'autres personnes vont se retourner, mais pas les pierres. Russel nous indique que c'est seulement une réaction à une excitation et que « les pierres en font autant, bien que les excitations auxquelles elles réagissent soient moins nombreuses. C'est une différence de degré. La pierre est stimulée par l'environnement. Si je prends cette dernière dans la main et que je la lance contre le sol, il se peut qu'il y ait un choc qui la casse. Elle aura réagi au monde extérieur. Elle reste une pierre même si elle n'a pas conscience de l'être.

Je peux dire que je ne suis pas ce que j'ai conscience d'être car il faudrait d'abord avoir conscience d'être quelque chose que nous pouvons observer.